

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	111 (1966)
Heft:	1
Artikel:	Les constantes du comportement du chef et de la troupe dans l'armée des U.S.A.
Autor:	Barber
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-343280

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les constantes du comportement du chef et de la troupe dans l'armée des U.S.A.

La connaissance des armées étrangères faisant partie de l'instruction générale de nos officiers nous avons estimé utile de reproduire ici à leur intention l'intéressant article que nous avons tiré du *Bulletin de l'association des amis de l'Ecole supérieure de guerre* (juillet 1965)

(Réd.)

Au cours d'une campagne militaire, il ne se trouvera personne pour nier qu'il est essentiel de connaître les caractéristiques de l'ennemi. Toutefois, nous ne devons pas perdre de vue qu'il est également fort utile de bien connaître ses alliés. Malheureusement, il arrive souvent que l'on ait des idées préconçues sur des personnes que l'on connaît assez mal. Ces idées résistent aux généralisations et c'est pour cette raison qu'il nous faudra procéder à l'étude de cas bien déterminés. C'est pourquoi il est de notre intention d'examiner un certain nombre de faits au cours de cet article. La valeur d'une telle étude est à la fois théorique et réelle. Dans le monde actuel, il est demandé à un militaire d'être capable de travailler aussi bien dans un état-major interallié que dans un état-major national.

Pour atteindre le but que nous nous sommes fixé, nous allons étudier les caractéristiques des chefs et de la troupe U.S. dans trois cas concrets. Nous verrons ensuite comment se déroule la carrière-type d'un officier. Puis nous nous pencherons sur certains facteurs humains qui ont peut-être plus de relief chez les Américains que chez les autres peuples.

Une des premières victoires à laquelle l'histoire accorde plus d'importance politique que militaire a été décrite par Frédéric le Grand comme une des campagnes les plus brillantes de l'histoire militaire. C'est la campagne du Général Washington contre Trenton et Princeton durant l'hiver de 1776-1777. A cette époque, l'armée américaine se battait et se repliait

sous la pression des forces britanniques. Mal vêtue, souffrant du froid, sans ravitaillement, elle s'est trouvée sur les bords de la rivière Delaware. Washington lui-même ne voyait guère comment elle pourrait tenir plus de dix jours.

Néanmoins, il a fallu protéger Philadelphie, non pas tant en raison de l'importance stratégique de la ville que de l'effet moral. Le Congrès se préparait à lever une nouvelle armée, à l'organiser sur de meilleures bases avec des hommes astreints à un service plus long que par le passé.

La perte de Philadelphie aurait été un grand malheur au moment même où l'on recrutait cette armée. Le génie de Washington a rendu à son pays un service capital. Ce général a en effet conçu un plan d'une grande hardiesse: surprendre l'ennemi et l'attaquer dans son propre camp. La nuit de Noël 1776, le froid était intense, la neige tombait en flocons serrés et le fleuve charriaît d'énormes glaçons, ce qui rendait sa traversée très difficile, surtout pour l'artillerie. Washington, avec un corps de 2000 hommes environ, va commencer le franchissement à minuit. Il était près de 3 heures du matin quand l'opération fut terminée. Le général Washington reforma la troupe, prit la tête de la colonne et se mit en marche sur Trenton. Il faisait grand jour quand la colonne, qui avait été prise dans la tempête, arriva à Trenton. La surprise de la garnison composée de Hessois fut totale. Au cours de la furieuse attaque de Washington, son chef tomba mortellement blessé. Peu après, la garnison se rendit. Cette petite force américaine avait tué cent hommes, fait mille prisonniers et saisi des quantités de matériel. En apprenant la nouvelle de la bataille, le général Howe se décida à reprendre les opérations contre Washington en dépit de la mauvaise saison. Le 2 janvier, Washington se trouvait devant Trenton, tandis que les forces ennemis marchaient sur la ville. Il avait groupé son armée sur les bords de l'Assanpink, une petite rivière à côté de Trenton, pour attendre Cornwallis. Ce dernier fit quelques tentatives pour franchir le fleuve, mais décida de camper pendant la nuit. Ce délai permit à Washingt-

ton de prendre une décision et de préparer son mouvement. Le plan de Washington était d'abandonner pendant la nuit le front de Cornwallis, de le tourner par un mouvement rapide et de donner l'assaut à la garnison de Princeton. Si le plan marchait bien, il attaquerait les dépôts à Brunswick. Cette nuit-là, le calme qui régnait dans le camp américain dérouta l'ennemi d'une façon totale; rien ne décelait qu'une action s'y préparait. Cependant, vers minuit, Washington partit, pendant que ses feux de bivouac brûlaient avec éclat. Au lever du soleil, le 3 janvier, il se trouvait devant Princeton qu'il attaqua immédiatement. Après un engagement très court, l'ennemi se retira, laissant trois cents prisonniers américains entre les mains de l'attaquant. Cornwallis en alerte devina le plan de Washington et marcha sur Brunswick. Washington quitta Princeton et l'hiver rendit toute opération impossible.

C'est grâce à cette campagne, dont la durée n'excède pas une dizaine de jours que la révolution put se poursuivre. En effet, le moral des colonnes s'était affermi après des mois sans espoir. Lorsque nous analysons cette campagne de Noël à la lumière des principes de guerre en vigueur dans l'armée américaine, nous sommes frappés par la maturité du jugement de Washington. Celui-ci a choisi un objectif qu'il pouvait atteindre: les forces ennemis. Il a déclenché l'offensive grâce à un plan assez simple: l'enveloppement des forces ennemis. Il a massé sa force et a surpris l'ennemi, le rendant incapable de réagir à temps. Nous devons considérer ce plan comme valable et d'une application facile. Mais c'est la décision elle-même qui constitue l'aspect le plus frappant de cette affaire. Quelle force d'âme n'a-t-il pas fallu pour prendre la décision d'attaquer malgré le franchissement d'une rivière de nuit et le manque de ravitaillement! Pendant la campagne, la présence de Washington a toujours encouragé la troupe; il a partagé avec elle les misères du moment et les dangers de la bataille, la menant à une victoire incroyable. Le respect de ces colonnes mal instruites pour leur commandant et la

confiance de celui-ci en leur capacité ont surmonté les obstacles de la campagne. En ce qui concerne l'état de la troupe, le baron Steuben a fait un rapport sur l'armée qui nous en donne une image vivante: « Le soldat américain qui ne connaissait pas la baïonnette, s'en méfiait et ne s'en servait guère que pour faire griller son beefsteak; le plus souvent, il la laissait à la maison. En ce qui concerne l'habillement des hommes, la description en sera brève: ils étaient nus, quelques-uns dans le sens littéral du mot. Quant à la discipline, je puis affirmer sans m'avancer qu'elle n'exista pas. ».

En revanche, c'est le gouverneur espagnol de la Louisiane qui nous donne le mot de la fin. Il écrit à son gouvernement: « Jusqu'à présent l'on avait cru qu'il était nécessaire que des troupes fussent disciplinées et habillées pour combattre; mais ce qui vient de se passer prouve le contraire, puisque les Américains, par leur seul courage, sans discipline et sans culottes ont chassé les Anglais qui ne manquaient ni de l'une ni des autres ».

La guerre de Sécession fourmille d'exemples qui mettent en évidence les diverses qualités dont ont fait preuve les chefs de la troupe des Etats-Unis.

Nous avons tendance à oublier une bataille livrée par le général Grant avant son affectation comme commandant en chef des troupes nordistes. Ce combat a eu lieu au cours des mois d'avril et de mai 1863 aux environs du port de Vicksburg sur le Mississippi. Comme la ville n'avait pas été prise par les Nordistes un an plus tôt, quand ils en avaient eu l'occasion, le Sud avait renforcé la garnison qui s'y trouvait. Au cours de l'année précédente, le général Grant avait fait plusieurs tentatives pour s'emparer de Vicksburg, mais le temps pluvieux et le terrain difficile l'en avaient empêché. L'opinion publique et les politiciens de l'Ouest demandaient une victoire. Grant cherchait une solution. Le général Sherman lui proposa le plan qui consistait à remonter à Memphis, d'en faire une base, de redescendre au sud à Jackson et de tourner sur Vicksburg. Malheureusement, le premier mouve-

ment envisagé dans ce plan pouvait être considéré comme une retraite, ce qui aurait été impossible pour Grant, à l'époque. De plus, un tel détour n'était pas dans son tempérament. Un assaut amphibie sur Vicksburg aurait été désastreux et la réussite d'une attaque par un simple enveloppement, douteuse. Il fallut choisir une autre manœuvre. Grant décida de suivre la rive droite avec la troupe en aval de Vicksburg, tandis que la flotte convoyant le ravitaillement forcerait le passage sous le feu des batteries de la ville. Deux fois, pendant les nuits du 16 et du 22 avril, l'amiral Porter réussit à faire passer ses flottes sous le feu des batteries de Vicksburg. Le 30 avril, les vapeurs transportèrent l'armée sur la rive gauche. La route de Port Gibson était gardée par une petite force confédérée qui fut écrasée par l'avant-garde. Le général Pemberton qui commandait toute la zone sudiste était venu de Jackson pour prendre le commandement des forces qui entouraient Vicksburg. Le général Joe Johnston alla à Jackson pour recruter une armée et conseilla à Pemberton d'attaquer. Pemberton, cependant, était d'avis que Grant ne pourrait tenir plus de quelques jours loin du fleuve. Au lieu de contre-attaquer, il disposa ses forces sur la Black River en position d'attente. Grant commandait une armée de 41 000 hommes, un train des équipages de cent vingt chariots et possédait cinq jours de ravitaillement. Il vit le dispositif de Pemberton et apprit que les forces de Joe Johnston ne comptaient que quinze mille hommes; mais la présence d'une armée à Jackson serait une menace pour l'armée fédérale pendant la campagne contre Vicksburg. Le grand problème, quelle que fût la manœuvre, était celui du ravitaillement. Grant n'hésita pas; il prit toutes les munitions et tous les vivres possibles et partit vers l'est, sans ligne de communications entre l'armée et la base. Grant n'avait qu'un moyen de limiter ses risques: la vitesse. Il bouscula les troupes de Johnston à Raymond et chassa la garnison de Jackson. Il fit un demi-tour à l'ouest et battit les forces de Pemberton à Champion Hill. Celles qui restaient s'étaient enfermées dans la forteresse de Vicks-

burg. Cet événement marquait le commencement du siège qui se termina par la capitulation de Vicksburg. En dix-huit jours, l'armée de Grant avait parcouru 200 miles, infligé des pertes de huit cents hommes et de quatre-vingt-huit canons aux Sudistes et bloqué le général Pemberton dans Vicksburg.

Lorsque nous étudions cette campagne, quelques points méritent d'être mis en lumière. Etant donné la nature de cette opération, le planning en a été très détaillé. Primitive-ment, c'était une opération amphibie. La décision de Grant d'abandonner sa ligne de communications et de se ravitailler sur le pays était délicate; c'était un risque calculé. Son plan qui consistait à séparer et à battre les forces sudistes isolément était simple et efficace. Au sujet de cette campagne, Steele a écrit: « Il n'y a aucune faute de stratégie dans l'opération de Grant ». La troupe, comme celle de la guerre de l'Indépendance, se composait, pour une petite partie, de soldats de métier et, pour une grande, de recrues. Le niveau de l'instruction était moyen mais le courage ne faisait pas défaut. Le commandant d'un régiment nous a rapporté les paroles d'un soldat blessé:

« Je l'ai trouvé fumant sa pipe à la porte de la salle.
 — Eh bien lui ai-je dit, comment allons-nous?
 — Parfaitement, mon colonel, jamais mieux de la vie.
 — Qu'est-ce donc alors que tous ces linges qui vous couvrent la moitié du visage?
 — Oh! presque rien, une égratignure.
 — Et l'œil?
 — Eteint. Mais voyez, mon colonel, ce n'est que l'œil gauche. Ça évitera la peine de le fermer en mettant en joue — ce qui me gênait toujours pour ajuster.»

* * *

Au cours de la seconde guerre mondiale, neuf armées américaines se battaient sur l'ensemble du globe. C'est à dessein que nous avons choisi la première campagne de la

III^e Armée U.S. dont nous allons esquisser rapidement les grandes lignes pour bien mettre en relief les décisions prises par son commandant, le général George S. Patton.

Le général Patton a pris le commandement de la III^e Armée en janvier 1944. Les grandes unités de l'armée faisaient alors leur instruction en Angleterre en attendant le moment de l'invasion. Dans la première phase du Plan Overlord, la III^e Armée était en réserve, mais dans la seconde, elle en était la vedette. Elle avait pour mission la rupture du front de Normandie, mission bien adaptée au tempérament et au caractère de Patton. La première phase de l'invasion avait réussi et le VII^e corps d'armée avait pris Cherbourg le 17 juin. Quoique le port eût souffert de sérieux dégâts, on avait réussi à amener 30 000 tonnes de ravitaillement et 30 000 hommes par jour. A la fin de juillet, les préparatifs terminés, le général Bradley lança son attaque. Le 18 août, les forces américaines avaient été réorganisées en un groupe d'armées placé sous les ordres du général Bradley et composé de la I^e Armée et de la III^e Armée américaines. Patton avait, dans sa III^e Armée, cinq divisions blindées et sept divisions d'infanterie. Le 2 août, il déclencha l'attaque qui marquait le début de l'exploitation et de la poursuite. Tout d'abord, il lança le VIII^e corps vers l'ouest en direction de Brest, suivi du VII^e corps sur la route Rennes-Vannes. Le XV^e corps prenait la route Fougères-Mayenne tandis que le XX^e corps se dirigeait vers Laval et le sud-est de Paris. Le 6 août, la Bretagne était isolée et la III^e Armée établissait son flanc gauche sur la Loire. Le 13 août, Patton envoyait le XV^e corps d'armée vers le nord, à Argentan. Ensuite, il dirigeait l'armée d'Argentan et du Mans vers la Seine. Le 18 août, le XV^e corps d'armée prenait Mantes pendant que le XX^e et le XII^e corps arrivaient à la Seine au sud de Paris et franchissaient ce fleuve à Troyes. La vitesse de cette opération et sa diversité exigeaient de la part du général une souplesse d'esprit et une rapidité de décision sans égales. En effet, la III^e Armée commença son attaque sur quatre directions différentes. Au

sujet de la rupture d'Avranches, le général a noté dans son journal: « C'est une opération qui, à Fort Leavenworth, aurait reçu un zéro... j'ai dû me répéter: « la peur est mauvaise conseillère ».

Au début de la campagne, le général Patton rendit visite au P.C. du commandant d'un corps d'armée:

- Où sont vos divisions? lui demanda-t-il.
- Sur la rivière, répondit le général.
- Première ou second rive?
- Première rive, mon général.
- Mon Dieu! l'Histoire est pleine d'exemples de batailles perdues à cause de l'arrêt des unités sur la première rive.

Une autre fois, il rendit visite au P.C. d'un autre général qui était en train de préparer son plan de franchissement de la Seine par une attaque de front en traversant les ponts tenus par notre cavalerie. En effet, deux divisions ennemis avançaient sur ces ponts au même instant. Patton étudia rapidement la situation: « Faire sauter les ponts et franchir à Troyes ». Le franchissement à Troyes fut une surprise et permit d'envelopper l'ennemi; il sauva des vies américaines et augmenta la vitesse de la manœuvre. Cette décision a été la meilleure et la plus rapidement prise par Patton pendant la guerre. Patton se préoccupait beaucoup du bien-être et du moral des troupes. Sa présence parmi elles les encourageait et les intimidait. Un jeune officier, après avoir entendu une conférence de Patton, a dit: « Je le suivrais au bout du monde ». En général, les troupes de la deuxième guerre mondiale ressemblaient beaucoup à celles de 14-18. L'instruction et l'équipement étaient meilleurs, mais les soldats, tout comme leurs pères, montraient des tendances que nous étudierons en détail un peu plus loin.

* * *

Etant donné qu'une guerre est trop limitée dans le temps pour permettre à un officier d'acquérir une expérience pratique

à tous les échelons du commandement et que cette dernière devient rapidement périmée, le rôle de l'instruction militaire doit être primordial dans la formation de l'officier.

Dans l'armée de terre, il y a cinquante-huit écoles qui ont organisé trois cents cours pour officiers. Ces cours sont de deux sortes: spécialisés ou généraux. Les premiers ont pour objectif de former des spécialistes, tandis que les seconds assurent la formation progressive de l'officier, en lui faisant franchir tous les différents stades de l'enseignement militaire.

Les jeunes gens qui veulent entrer dans l'armée active reçoivent leur formation de base soit dans une université où le programme comprend des études militaires, soit à West Point. Le programme West Point n'est pas, comme le pensent quelques-uns, tout à fait technique. Au contraire, il comporte des sujets variés. Au cours de la première année, on enseigne les mathématiques, l'anglais, une langue étrangère, la topographie militaire et l'hygiène militaire. La deuxième année on y adjoint la physique, la chimie et la psychologie militaire, la troisième année on a terminé les études de base et on commence la mécanique des fluides et des solides, les cours techniques d'électricité, la pédagogie et les sciences sociales. La quatrième année on y ajoute le génie militaire, l'histoire militaire et l'étude des munitions et du matériel de guerre. Pendant ces quatre années, les élèves pratiquent les sports et suivent un cours de tactique à l'échelon section. Le jeune sous-lieutenant qui reçoit son diplôme est prêt à commencer sa vie militaire. Ce début a lieu dans l'école de son arme. S'il est fantassin, il ira à Port-Benning où il apprendra à commander une section et une compagnie. Les études comprendront la tactique, l'administration et l'emploi des autres armes. En terminant cette école, il prendra des commandements dans la troupe et sera affecté dans les états-majors d'un bataillon. Après une période de cinq ans environ, il reviendra à l'école de son arme pour le cours supérieur. Il suivra alors des cours de tactique et d'administration à un échelon plus élevé que dans le cours de base.

L'officier apprendra la tactique et l'administration du régiment, de la division et des armes d'appui. Il est affecté maintenant dans des unités plus importantes et il y passe de sept à dix ans. Il devient plus expérimenté et plus mûr. Entre leur dixième et leur quinzième année de service, cinquante pour cent des officiers vont à Fort-Leavenworth. Cette école, notre école supérieure de tactique, est la seule qui enseigne exclusivement l'emploi des armes et services au combat. C'est-à-dire qu'elle enseigne « comment se bat l'armée de terre ». Le stagiaire commence le cours en étudiant comment travaille l'officier d'état-major; il suit également des cours de guerre atomique et fait une révision des principes de guerre. Ensuite il passe aux opérations tactiques de la division, du corps d'armée et de l'armée. Au cours de cette phase, il étudie la logistique de ces grandes unités et l'appui apporté à l'armée de terre par l'aviation et la marine. Enfin, une période du cours supérieur comporte l'étude de cas concrets compliqués et celle d'une guerre future. Tout au long de l'année, il assiste à des conférences sur l'économie nationale, l'histoire militaire, l'art du commandement, les armées étrangères, la géographie politique et les organismes situés sur le plan national. Le général Collins, ancien chef d'état-major, a dit un jour: « On est émerveillé par les succès remarquables remportés pendant la deuxième guerre mondiale par notre petit cadre d'officiers d'active. Nous trouvons la réponse dans nos collèges militaires dont Fort-Leavenworth est le plus important ». On estime qu'un officier breveté de Leavenworth est prêt à réussir dans des missions de commandement ou d'état-major allant de l'échelon de la division à celui de l'armée. La plupart des officiers, en effet, n'auront plus l'occasion de se perfectionner. Entre quinze et vingt-cinq ans de service, dix pour cent de nos officiers entreront dans une de nos Ecoles des hautes études de défense nationale. Prenons par exemple le « National War College ». Dans cette école, on étudie l'organisation de la défense nationale et les mobiles qui gouvernent les politiques militaires et étrangères, le rôle

des Nations Unies, les ressources nationales, les intérêts nationaux des pays étrangers, les forces nécessaires à la politique nationale et à la stratégie. Cette école est placée au sommet de notre hiérarchie. Les officiers brevetés recevront des affectations dans les commandements à l'échelon supérieur et dans les grands états-majors.

* * *

Il est évident qu'il y a une analogie entre le comportement des chefs et de la troupe des différentes nationalités, mais quelles sont les caractéristiques spécifiquement américaines? Il y a autant de réponses à cette question qu'il y a d'Américains. Dans les quelques lignes qui vont suivre, nous nous sommes efforcés de choisir quelques traits qui nous ont paru typiquement américains.

Tout d'abord, l'Américain est idéaliste. *Il lui faut savoir que sa cause est juste et que son combat est nécessaire.*

Pendant la Guerre de l'Indépendance, le général Lafayette a écrit: « C'était l'esprit qui les animait dans leur lutte contre l'injustice; c'était l'ardeur qu'ils mettaient à défendre un bien qu'ils considéraient comme sacré ». L'Américain est enclin à adorer les héros qui symbolisent son idéal. Il arrive parfois que cette tendance à l'idéalisme lui fasse perdre, dans une certaine mesure, le sens des réalités et l'empêche de voir les choses telles qu'elles sont. Par contre, elle le soutient pendant les périodes difficiles.

L'Américain possède beaucoup de dynamisme tant dans le domaine de l'action que dans celui de l'expression. Il se lance dans un projet avec enthousiasme. Même s'il lui paraît théoriquement impossible de mener à bien une tâche, cela ne l'arrête pas pour autant. Lorsqu'il décrit quelque chose, il est prodigue de superlatifs. Pour lui, le terme « bien » n'existe pas, il le remplace par « splendide ». Il faut s'accoutumer à « great » extraordinaire et « wonderful » sensationnel.

L'Américain a le sens de l'humour et aime rire. Toutefois, ce sens de l'humour est un peu particulier. Il plaisante des petites choses, même des situations dangereuses, mais jamais des choses qui lui tiennent à cœur, comme par exemple son foyer ou sa mère. Il aime les blagues, mais l'humour cynique lui répugne.

L'Américain est né dans un pays mécanisé. Il n'est pas surprenant alors qu'il aime les mécaniques et les comprenne bien. Il est bricoleur par excellence. Pendant sa jeunesse il avait une vieille Ford qu'il a démontée et remontée maintes fois. De temps en temps, il a tendance à accorder trop de confiance aux machines.

Il s'attend à ce qu'elles fassent tout sans qu'il ait besoin de les commander. On peut remarquer cette même tendance dans la vie publique quand il parle d'une guerre presse-bouton où seules les machines combattraien. Néanmoins, cette idée ne l'obsède pas. En général, on peut dire que l'Américain s'est accoutumé aux machines et s'en sert avec facilité.

L'Américain a été élevé dans une société antimilitariste. Voici les résultats de cette éducation: d'abord il n'aime pas la vie militaire, ensuite une armée active trop importante lui inspire une certaine méfiance. Lors de la déclaration d'une guerre, comme l'armée est composée d'une majorité d'hommes levés par conscription, de nombreux problèmes se posent dont les plus importants sont l'adaptation aux conditions nouvelles et à la discipline. Même après son instruction, le soldat reste un civil en tenue militaire et ceci lui donne un aspect particulier.

L'Américain est le fils d'une nation qui admire la méthode et l'efficacité. Aux Etats-Unis on recherche sans cesse les meilleures méthodes de travail et d'organisation. Ce même esprit se retrouve à tous les échelons, aussi bien dans les usines d'accessoires pour automobiles que dans les grandes firmes. Cependant, cette tendance n'est pas sans nous tirailler dans deux directions, surtout lorsqu'elle s'exerce dans le

cadre de l'armée; l'une implique un commandement strict alors que l'autre nécessite assez de latitude pour ne pas étouffer l'initiative personnelle.

Notre Américain aime les sports et possède un véritable esprit d'équipe. Dès son enfance, il a participé aux activités organisées. Il a peut-être été membre de la «Petite Association» de base-ball et plus tard il a joué dans l'équipe de son lycée et de son université. Il a pu être membre d'une équipe de foot-ball, de basket, etc... Nous devons constater que depuis des années il fait partie d'un groupe. Par conséquent, il a l'habitude de l'effort collectif conformément à des règles bien établies.

Les caractéristiques générales mentionnées plus haut s'appliquent indifféremment aux civils et aux militaires américains et aussi à toutes les classes de la société. Dans la vie militaire, elles se manifestent d'une façon particulière.

C'est la guerre qui met en lumière un certain nombre d'entre elles. D'autres, par contre, sont constantes. Nous allons maintenant procéder à leur étude chez les militaires.

Les chefs américains ont reçu une formation identique à celle que nous avons déjà mentionnée. Ils ont tous appris l'art du commandement mais ils exercent ce dernier en le marquant de leur personnalité propre. Le général Grant, par exemple, ne s'est jamais soucié d'élégance. Il préférait porter une simple tenue de soldat avec les étoiles cousues sur l'épaule plutôt que le brillant uniforme auquel il avait droit. Cependant, son armée était toujours consciente de la puissante personnalité de son chef. La lettre d'un simple soldat de l'armée du Potomac en fait foi. En voici une phrase: « On sent enfin que le Patron est arrivé ».

En dépit des soucis imposés par les responsabilités et les tribulations de la guerre, ces chefs gardaient intact leur idéal. Le général Washington écrivait au Congrès des Etats-Unis, aussitôt après sa démission: « Je considère qu'il est de mon devoir le plus impérieux de mettre fin au dernier acte de ma vie publique en recommandant notre cher pays

à la protection du Seigneur et ses dirigeants à Sa Sainte Garde. »

Lors de la préparation d'une bataille, un chef américain procède, au préalable, à un planning détaillé; il envisage non seulement la solution qu'il retient, mais également toutes les hypothèses possibles. On accuse parfois les commandants américains de s'en remettre à leur inspiration pour prendre une décision; c'est inexact. Le général Patton, dont nous avons déjà souligné la rapidité des décisions au cours de l'opération Cobra, avait déjà étudié le terrain où il se battait quand il était stagiaire à Saumur, puis au cours de vacances passées en France et enfin pendant la première guerre mondiale. Ce que nous pouvions prendre pour une impulsion était plus que cela; c'était le résultat d'années d'études joint à l'esprit d'un chef. La plupart de ces chefs établissent leur planning avec soin, ce qui est une conséquence naturelle de notre amour de l'efficacité. Ils croient qu'un plan moyen bien exécuté réussira mieux qu'un autre plus approfondi mais dont l'exécution laisse à désirer.

Ils s'efforcent de laisser aux commandants subalternes leur liberté d'action. Une directive fréquemment citée comme exemple est celle de Grant à Sherman, en mars 1864: « Je propose que vous soyez envoyé contre l'armée de Johnston pour l'exterminer, entrer à l'intérieur du pays aussi loin que possible et détruire ses ressources de guerre ». Ce fut le seul ordre donné par le commandant en chef pour mettre en marche cent mille hommes. Les chefs américains respectent la hiérarchie du commandement et exigent qu'elle soit respectée. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'ils ne rendent pas visite à la troupe. Ils le font à pied, en jeep, en hélicoptère; on les voit partout parler aux soldats, interroger les officiers, étudier le déploiement des troupes. Bien qu'en maintes circonstances il soit difficile de conserver le sens de l'humour, les chefs américains, eux, y sont parvenus. Le général Patton a dit un jour, après une rude bataille au cours de laquelle ses subalternes s'étaient conduits avec

bravoure: « Il n'aurait pas été facile à Jules César d'être général de brigade dans cette armée ». Les caractéristiques du citoyen américain, plus ou moins mises en relief par la vie militaire, sont particulièrement marquées chez les chefs.

Un état-major américain a-t-il une personnalité? Je crois que oui. D'abord l'esprit d'équipe se fait jour dans un état-major. Les officiers collaborent efficacement car pour eux le travail en groupe est tout naturel. Il ne leur est pas difficile de s'adapter à cette vie collective. Ils coordonnent leurs plans avec leurs camarades ou avec les états-majors supérieurs ou subalternes. Ils ne s'enferment pas dans un petit bureau sans adresser la parole à leurs voisins; au contraire, ils prennent contact avec leurs camarades et ils ont même tendance à être un peu trop bavards au cours de ces visites. Ils travaillent avec simplicité et beaucoup en dehors des heures du bureau. Ils coordonnent un plan pendant le « coffee break ». Ils renseignent le général pendant le dîner, ils échangent des « tuyaux » en buvant un « pot » avec le colonel du régiment. Les officiers ayant à peu près le même grade s'appellent par leur prénom. On entend tout simplement: « Ecoutez Joe ». Comme leur chef, ils préfèrent un plan peu compliqué. Si une manœuvre présente des problèmes difficiles, ils essaient de les réduire aux éléments les plus simples. A leurs questions, ils désirent des réponses directes et non des flots de paroles. Les entretiens entre officiers d'état-major restent quand même cordiaux. Souvent calomnié par les officiers subalternes, l'état-major s'acquitte au mieux d'une tâche délicate.

Et la troupe américaine, qu'en dirons-nous? Le général S.L.A. Marshall l'a décrite comme « le corps de la défense nationale ». Autour du noyau de l'armée d'active se groupe la masse des soldats-citoyens. Ceux-ci passent de la vie civile à la vie militaire. Leurs traits distinctifs d'origine sont à la fois une aide et un obstacle à leur instruction militaire. L'esprit d'équipe se fait fortement sentir chez eux. Ils veulent s'identifier à un groupe. C'est cet esprit d'équipe qui a suscité

un des problèmes de l'instruction. En effet, il est difficile de préparer ces hommes au sentiment d'isolement qu'ils éprouveront sur le champ de bataille. De plus, le soldat n'est que trop enclin à comparer la guerre à un sport régi par des règles bien définies. S'il est facile de voir le danger qu'entraîne un tel état d'esprit, il est malaisé par contre de l'éviter.

Cet idéalisme revêt diverses formes chez nos soldats. A la fin de la troisième année de la Guerre de Sécession, les engagements de nombreux soldats arrivaient à leur terme. Le Ministère de la Guerre demanda alors aux hommes de prolonger leur volontariat pendant trois ans encore. Voici ce qu'en pensait un soldat: « Ils nous considèrent comme des dindons à un tournoi de tir; ils s'exercent sur les pauvres bêtes toute la journée et s'ils ne les tuent pas ils les mettent en loterie le soir. Il en est de même pour nous. Si nous avons échappé à la mort pendant ces trois ans, ils veulent que nous leur donnions trois années de plus. Mais, néanmoins, je resterai ».

L'initiative du soldat procède de l'ingéniosité américaine et du courage. Bien dirigé, ce don lui permet d'agir avec décision sur le champ de bataille. C'est un sergent qui a eu l'idée de doter les chars de combat d'un soc de charrue pendant les combats de Normandie. Ce dispositif nous permettait de trancher les haies sans exposer le « ventre » du char aux canons ennemis. Les exploits d'un jeune soldat du Texas Audie Murphy, ont été retracés par un film tourné à Hollywood. Murphy avait en effet gagné toutes les médailles que peuvent offrir les Etats-Unis pour récompenser les actions d'éclat. Evidemment, tous les soldats américains ne possèdent pas les mêmes qualités que notre héros, mais le cas de celui-ci est une preuve de leur existence.

Le soldat américain veut tout savoir. Pourquoi il se bat, pourquoi il marche vers l'Est, pourquoi il agit de telle ou telle façon. Pendant la Guerre d'Indépendance, le baron von Steuben observait qu'il fallait tout expliquer à la troupe et de nos jours rien n'est changé. Pendant la deuxième guerre

mondiale on avait mis sur pied un programme d'information à l'intention des forces armées. Celui-ci esquissait les grandes lignes de la guerre et les raisons pour lesquelles les Etats-Unis y prenaient part. Car on s'était rendu compte qu'en expliquant aux soldats ce que l'on attendait d'eux, ils prenaient conscience de l'importance de leur mission, apportaient au combat une ardeur accrue et faisaient preuve à l'égard de leurs unités d'un esprit de corps plus solide.

Ce rapide tour d'horizon ne nous aura pas permis d'étudier tous les aspects d'un aussi vaste sujet. Il nous aura néanmoins montré qu'il existe des traits spécifiques à l'Armée américaine en dehors des caractéristiques humaines fondamentales qui ne varient pas d'une armée à l'autre. La peur et le courage sont universels. L'honneur et la discipline sont des vertus pratiquées par toutes les armées. Elles créent un lien entre tous les militaires et se reconnaissent facilement.

Existe-t-il des caractéristiques spécifiquement américaines ? Il eût été en vérité trop simple de répondre à une telle question par l'affirmative ou la négative. En effet, tous les pays civilisés ont en commun un certain nombre de facteurs. Mais c'est leur dosage et l'importance revêtue par chacun d'entre eux qui différencient l'armée américaine des autres armées du monde.

Colonel BARBER
de l'Armée des U.S.A.